

A woman with long brown hair, looking distressed, is held by two men in dark suits. She has "FUCK" tattooed on her upper chest and "PUTIN" on her lower abdomen. The background is a blurred industrial or outdoor setting with blue and green tones.

OXANNA

LE COMBAT D'UNE FEMME,
LA NAISSANCE D'UN MOUVEMENT POUR LA LIBERTÉ

RECTANGLE PRODUCTIONS ET 2.4.7. FILMS
PRÉSENTENT

OXANA

UN FILM DE
CHARLÈNE FAVIER

FRANCE, 2024

DURÉE : 1H43

DCP : FLAT – 1.50

VISA : 156.349

DISTRIBUTION
Cinéart
www.cineart.be



SYNOPSIS

Ukraine, 2008. La jeune Oxana et son groupe d'amies multiplient les actions, slogans peints sur le corps et couronnes de fleurs dans les cheveux, contre un gouvernement arbitraire et corrompu.

C'est la naissance d'un des mouvements les plus importants du XXIe siècle : FEMEN. Réfugiée politique, artiste, activiste, Oxana franchira les frontières et militera sans relâche pour les droits des femmes et la liberté, jusqu'à risquer sa propre vie.



ENTRETIEN AVEC CHARLÈNE FAVIER

Comme Slalom, votre 1^{er} long métrage, Oxana est un portrait de femme. Pourquoi l'avoir choisie elle comme héroïne de votre film ?

Je crois que mes films seront toujours hantés par des personnages de femmes ambivalentes en proie à l'adversité du monde. Mes héroïnes sont des combattantes, des survivantes. Fragiles et fortes à la fois, leurs parcours mènent toujours vers la résilience. C'est aussi une façon pour moi de questionner ma propre intimité, mon propre parcours de vie. Mon adolescence a été mouvementée, oscillant entre des phases d'autodestruction et des découvertes initiatiques exaltantes. Je crois qu'Oxana a vécu une période similaire où plusieurs proches se sont suicidés. Les traumatismes, la survie, l'idéalisme, ces thématiques ont fait partie de ma vie, de celle d'Oxana et de mon film aussi.

Je me suis instantanément retrouvée dans sa révolte, sa fougue et sa liberté. Comme Slalom, ce film est une œuvre militante, qui questionne la fin de l'innocence à travers la condition des femmes et le poids du patriarcat. Mais cette fois, il s'agit de conjuguer intimité et contexte politique, car derrière ce personnage envoûtant et complexe, se profile aussi l'histoire d'un groupe qui prend conscience de sa force politique et entreprend de lutter pour la reconnaissance de ses droits.

Avec ce film, j'ai essayé de représenter par petites touches, à la manière d'un peintre, la palette des sentiments de mon personnage, une jeune femme, dévorée par sa mission, son combat, sa marginalité. Son activisme était pur et absolu. Incandescente, elle incarnait la figure christique par excellence. Elle souffrait en silence, sans victimisation et avec une mélancolie allant parfois jusqu'à l'autodestruction. Tous ces aspects de sa personnalité m'ont énormément touchée. Pour survivre, pour oublier la violence et l'injustice,

elle a inventé son monde, le monde de l'amour pluriel, un monde toujours sincère et parfois naïf. L'hypersensible Oxana que je raconte aimait la vie du mieux qu'elle pouvait. J'ai été happée par sa personnalité et la richesse de son parcours de vie. Comme Lyz dans Slalom, Oxana est une survivante. Finalement ces deux films sont assez complémentaires et racontent tous les deux à leur manière la vision que j'ai d'être une femme aujourd'hui.

Avez-vous pensé Oxana comme un film politique d'actualité ?

C'est l'actualité qui a rattrapé le film ! J'ai commencé à travailler sur le scénario en 2021, en plein COVID. Nous attendions la fin des restrictions sanitaires pour aller en Ukraine faire des repérages en même temps que je développais le scénario. Je voulais m'imprégner du pays que je ne connaissais pas, et commencer à rencontrer des actrices. Mais nous n'avons jamais pu y aller. L'Ukraine a été



UKRAINE IS NOT BROTHEL



F E M M E

envahie le 24 février 2022 et nous avons dû, à contrecœur, renoncer à tourner le film là-bas. Lorsque je réalise un film, ce n'est jamais opportuniste, ce qui me guide c'est toujours la nécessité intime, viscérale... Comme ma révolte intérieure qui motive ma démarche artistique, c'est malheureusement très souvent lié aux maux de notre société...

Dans le film, Oxana manifeste contre Poutine et Loukachenko et en France, personne ne semble la croire...

C'était important pour moi de montrer Oxana, Anna et Sacha tenir tête à Poutine et Loukachenko. En militant contre eux, elles voulaient dénoncer les régimes autoritaires, la collusion entre l'État et l'Église, les fraudes aux élections... Pour échapper à des violences extrêmes, elles militaient sous l'œil de la presse et du public, dans une posture défiante mais vulnérable. Sauf en Biélorussie où elles ont été arrêtées quelques heures après une action contre la réélection de Loukachenko, non par la police, mais par des inconnus leur infligeant torture et humiliations. En 2012, c'est l'exil. Les services secrets ont démantelé leur mouvement, en intimidant les militantes mais aussi leurs familles, parfois même en les torturant, puis en saccageant leur QG.

En France, Oxana a été dénigrée, on ne l'a pas prise au sérieux et elle s'est sentie dévalorisée. Ça a été très violent pour elle. Faire ce film, c'était aussi une manière pour moi de lui rendre justice. Oxana était visionnaire, artistiquement mais aussi politiquement. Son engagement et celui des Femmes n'a malheureusement jamais été d'autant d'actualité. Poutine et Loukachenko sont toujours là. Aujourd'hui quand je regarde l'actualité, je suis effarée de voir que le droit des femmes est encore fragile et que la démocratie est encore mise à mal dans de nombreux pays. Et avec l'élection de Trump aux États-Unis, c'est de pire en pire ! Le combat est loin d'être terminé et ce film est là pour nous le rappeler ainsi que pour inspirer les jeunes qui voudraient prendre le relais d'Oxana.

À l'écran, on voit combien l'esthétique joue un rôle important dans le portrait que vous brosez d'elle.

Je voulais vraiment la sublimer. J'ai essayé d'en faire une icône : envoûtante, complexe et mystérieuse. Je voulais que le film ressemble à un tableau pour rendre hommage à l'artiste qu'elle était. Ma mère est peintre et depuis que je suis enfant, je vis entourée de tableaux et de livres d'art. Les couleurs, la

composition des cadres sont essentielles dans ma réflexion et j'aime travailler très en amont avec l'équipe artistique pour trouver la couleur et la texture de l'image. Nous avons effectué un travail énorme sur les tons, les costumes, les décors et la lumière pour créer cet esthétisme très pictural à la fois coloré, brut et envoûtant. Florian Sanson, le chef décorateur, a fait énormément de recherches pour modeler les décors et reconstituer les œuvres d'Oxana. Judith De Luz, la chef costumière a créé les costumes en s'inspirant des photos d'archives que nous avons mais aussi des peintures que j'avais réunies dans un énorme document artistique de plus de 200 pages ! Nous regardions des toiles de Delacroix, de Géricault, des icônes orthodoxes traditionnelles mais aussi les photos de Sian Davey plus naturalistes mais tout aussi habitées. Avec Eric Dumont, le chef opérateur, nous avons choisi de tourner avec des optiques sphériques pour sublimer le visage d'Albina et nous avons imaginé une lumière directionnelle et incandescente, parsemée de contre-jours, pour accentuer le côté christique d'Oxana. Le plus important pour moi dans un film, c'est son atmosphère. Il faut que la lecture soit réaliste, la lumière participant à ce qui se passe sur l'écran.

La préparation esthétique nourrit constamment ma réflexion. J'accorde beaucoup d'importance à la forme, que j'aime faire dialoguer avec les thèmes et les personnages du film.

Son lien à la religion est très fort dans le film, pourquoi ?

Oxana était habitée par la religion. Elle vient d'une famille orthodoxe très croyante, comme beaucoup de familles en Ukraine à cette époque. Mais c'était aussi une petite fille particulière, originale, dans son monde. Sa mère m'a dit un jour que c'était « une vieille âme dans un corps d'enfant », elle l'appelait aussi « ma petite Jeanne d'Arc ». Depuis toute petite, elle avait une fibre spirituelle et artistique très puissante. Je crois qu'elle peignait pour se créer un endroit à elle, justement. Les conditions de vie étaient dures. Elle s'est réfugiée dans la religion comme elle l'a fait avec la peinture. Elle a été repérée très jeune pour son talent et l'Église lui passait des commandes. Ils ont vu en elle un don. À ce moment-là, la petite Oxana qui cherchait son chemin dans la vie a dû se dire « Je suis appelée par Dieu ». En plus, il faut savoir que dans la peinture d'icônes en Ukraine, quand l'artiste peint, par exemple la Vierge, il communique un message spirituel à travers la peinture. Il y a quelque chose de très mystique dans cet acte créatif. Moi, je crois que j'ai surtout vu en elle une petite fille appelée par Dieu pour sauver le monde. C'est comme ça que j'ai voulu la dépeindre dans le film.





En grandissant, elle se met à détourner complètement ces icônes. Pourtant, elle ne s'arrête jamais vraiment d'en peindre. Comment expliquer ce rapport conflictuel à la religion ?

Elle a l'impression de s'être fait avoir par l'Église. C'est ce que je raconte dans une scène au début du film, où l'on voit un prêtre arriver en grosse voiture avant de refuser de donner à Oxana l'argent qu'il lui avait promis. Elle est déçue, évidemment. Il y a eu une désillusion. Sa mère se décarcasse pour essayer de vendre quelques patates afin de faire survivre la famille et le pope arrive en Land Rover ! Pour Oxana c'est une injustice terrible. À ce moment-là, je pense qu'elle a gardé la foi mais qu'elle a cessé de croire au système de l'Église. C'est un peu comme les hommes et le patriarcat : Oxana s'est battue contre le système qui était nocif mais n'a jamais rejeté les hommes pour autant. Elle les aimait. Elle avait plein d'amants d'ailleurs. J'ai trouvé ça passionnant chez elle, toutes ces contradictions dans sa personnalité.

Comment avez-vous choisi Albina Korzh, l'actrice qui interprète Oxana ?

Je n'imaginai pas tourner avec des actrices françaises et nous avons débuté le casting en Ukraine depuis la France ! J'ai vu beaucoup de filles en zoom, fait beaucoup de call back... Le processus a été long. Tatiana Vladi, la directrice de casting, s'est réfugiée à Paris au début de la guerre et nous avons continué le casting qu'elle avait déjà commencé pour nous en Ukraine. Elle connaissait toutes les actrices ukrainiennes. À un moment, j'avais l'impression que je n'allais jamais trouver celle qui pourrait incarner mon Oxana. La guerre s'intensifiait et c'était extrêmement frustrant, les sessions zoom étaient parfois interrompues par les coupures d'électricité ou des alertes de missiles. L'enjeu était énorme pour toutes les filles qui vivaient dans l'angoisse au quotidien. Finalement, c'est dans ce contexte et après avoir vu une centaine d'actrices ukrainiennes, que j'ai découvert Albina. Nous avons fait une série d'improvisations par zoom et elle m'a bouleversée et hypnotisée par son naturel, son étrangeté, sa beauté singulière, sa force aussi. Ce jour-là, on a aussi trouvé, Inna, Sacha et Anna qui sont toutes des actrices de théâtre très connues en Ukraine.

Puis, elles sont toutes venues à Paris et on a travaillé ensemble, avec la caméra. À leur arrivée, l'émotion était à son comble. Elles venaient de faire vingt-quatre heures de bus, l'espace aérien ukrainien étant fermé,

et nous sommes tombées dans les bras les unes des autres. Elles étaient exactement dans l'état de mes personnages lorsqu'elles sont arrivées à Paris en 2013, extenuées et angoissées mais aussi prêtes à tout pour se battre afin de raconter cette histoire. Elles étaient mes Femen, et ensemble nous étions indestructibles. Les actrices m'ont énormément apporté sur le plateau, ce sont des interprètes et des artistes incroyables. Nous avons beaucoup travaillé ensemble sur le texte et sur les postures des corps en prenant appui sur la dynamique de la nature et du décor.



Comment avez-vous fait pour diriger les actrices et les acteurs qui ne parlent pas français ?

J'ai été formée à l'école Jaques Le Coq, une école de mime à Londres. Lorsque je suis arrivée, j'étais incapable de dire un mot en anglais. J'étais terrifiée et puis finalement j'ai compris que ça n'avait aucune importance car les émotions les plus intenses passent par le corps, et le langage est presque accessoire pour raconter une histoire. Pour Oxana, j'ai nourri les comédiennes en leur envoyant ma bible d'images et d'intentions bien en amont. Elles ont effectué un travail extraordinaire et lorsqu'elles sont arrivées, elles étaient déjà leurs personnages. Elles avaient beaucoup de suggestions et d'idées et nous avons beaucoup discuté de ce qui animait leurs personnages, leurs motivations intérieures, que j'essayais de retranscrire par des verbes d'action très simples, directs. Ça c'est quelque chose que m'a enseigné Lenore Dekoven, une grande directrice d'acteurs américaine avec qui j'ai eu la chance de travailler lors d'un workshop à New-York.

Comment s'est passé l'écriture et pourquoi avez-vous fait le choix de cette structure ?

L'écriture a pris plusieurs années, d'abord avec Antoine Lacomblez avec qui je me suis lancée dans une enquête intime pour tenter de faire revivre Oxana. Dès les premières semaines de travail, la charge émotionnelle a été très forte, trop forte, et nous étions submergés par la matière documentaire. J'ai donc laissé reposer cette première mouture pour repartir à zéro avec l'aide de Diane Brasseur, romancière et scripte pour le cinéma. Nous avons repensé toute la structure pour laisser plus de place à la fiction et nous avons inventé la dernière journée d'Oxana à Paris : le 23 juillet 2018. Nous nous sommes demandé à quoi ressemble le dernier jour d'une vie ? Son errance parisienne est un contrepoint à sa vie en Ukraine. Plus la journée avance, plus les souvenirs d'Oxana sont douloureux et sombres. A Paris, plus Oxana se souvient, plus elle se dissout en elle-même.

Le film débute et se finit sur une fête traditionnelle et mystique : la nuit de Kupala. Quelle influence a-t-elle sur l'histoire d'Oxana et sur la façon dont vous souhaitiez la raconter ?

Kupala est la fête du feu, de l'eau, de la fertilité et de la puissance de la nature. Elle marque un moment de passage où la lumière et l'obscurité dansent en équilibre (le solstice d'été). La légende raconte qu'une nuit de solstice d'été, un enfant est né sous une pluie d'étoiles filantes et que sa mère, une guérisseuse proche des esprits de la forêt, prétendait avoir entendu les rivières et les arbres murmurer son nom avant même sa venue : Kupala. Pendant cette cérémonie, scène « originelle » de la vie d'Oxana, j'ai imaginé une assignation : la petite fille aura un destin exceptionnel. Pour moi, c'était une excellente façon de montrer le présage de ce qui pouvait se passer avec ce personnage. Au fond de moi, je crois que rien n'arrive par hasard, même si l'on est acteur de son destin. Cette fête traditionnelle est envoûtante, incandescente, païenne, tout en étant teintée de spiritualité. Pour moi, Oxana était tout ça à la fois. C'est aussi une manière de rapprocher Oxana de la nature qu'elle adorait, et qui est aussi très importante et très présente dans mon cinéma.





Vous prenez soin de décrire la relation, pleine de tendresse, qu'entretenait Oxana avec sa mère. Que signifie-t-elle pour vous ?

J'ai échangé à plusieurs reprises avec la maman d'Oxana pendant l'écriture du scénario et cette rencontre m'a bouleversée. Le magnifique documentaire d'Alain Margot Je suis femem mettait déjà en scène leur relation et j'avais été extrêmement touchée par la tendresse qu'elles avaient l'une pour l'autre. L'effet miroir est toujours intense dans une relation mère fille car il reflète ce que nous fuyons, ce que nous désirons, et ce que nous sommes. Et bien souvent, nous portons, de mère en fille, des blessures, des angoisses mais aussi des attentes qui créent des tensions souvent nécessaires à notre émancipation. Oxana et sa maman étaient très proches et en même temps très éloignées l'une de l'autre. Cette ambivalence était déjà présente entre Lyz et sa mère dans mon film Slalom. Depuis que je suis moi-même mère, cette thématique est encore plus présente dans mon esprit mais aussi dans mon corps...

Dans la dernière demi-heure du film, vous filmez sa rencontre avec la peintre Apolonia Sokol, celle-ci étant jouée par Noée Abita avec qui vous aviez déjà collaboré dans Slalom. Pourquoi pensiez-vous qu'elle serait parfaite pour ce rôle ?

Noée Abita a une présence incroyable et c'est aussi une personne que j'admire beaucoup. Pour toutes ces raisons, j'avais envie de la retrouver et de l'embarquer dans cette aventure. Je crois qu'elle a eu un véritable coup de cœur pour Apolonia et même si elles sont assez différentes physiquement, c'est rapidement devenu une évidence. Malheureusement pour une question de rythme, nous avons coupé quelques scènes que j'adorais et où Noée était incroyable.

Avant de mourir, Oxana avait publié un dernier message sur Instagram : « you are fake ». Comment avez-vous décidé de mettre en scène ces paroles à l'écran ?

Je me suis beaucoup questionnée sur la représentation de ce moment fatidique. Le suicide mais aussi le message politique et artistique qu'Oxana a voulu laisser derrière elle. YOU ARE FAKE est un message adressé au monde qui ne réagit pas face aux dictateurs qui bafouent les droits humains mais aussi à tous ceux qui se mettent en avant au détriment du combat collectif.

En effectuant des recherches, j'ai trouvé une photo d'Oxana qui militait lors de la manif pour tous à Paris, le corps entièrement peint. Cette image m'a marquée pour sa puissance visuelle. Les coups de pinceaux sur le corps d'Oxana étaient dignes d'une œuvre de Basquiat. J'ai eu envie de réinventer ce moment en imaginant l'intimité de cet instant pour en faire une scène clé du film, une scène de révolte et de désespoir





OKSANA CHATCHKO

Oksana Chatchko est née le 31 janvier 1987 à Khmelnytskyï en Ukraine et morte le 23 juillet 2018 à Montrouge en France. Mystique, révolutionnaire, activiste, elle voulait transformer le monde. C'était une artiste, convaincue que le véritable art était la révolution, et que toute œuvre devait porter un message politique et social. Oksana a détourné l'imagerie orthodoxe pour inventer une grammaire esthétique de l'activisme. La femme, seins nus, le point levé, le visage en colère. A travers sa révolte et son art, elle parle de féminisme mais aussi de précarité, d'exil, de consumérisme, de superficialité, de corruption, de prostitution...

LE MOUVEMENT FEMEN

Oksana Chatchko fonde le mouvement Femen en 2008, en Ukraine, avec Anna Hutsol et Aleksandra Shevchenko. Dès leurs débuts, le mouvement se revendique féministe, politique et artistique. Leurs premières actions ont lieu dans leur ville de Khmelnytskyï et dénoncent la corruption des hôpitaux ainsi que le harcèlement et les inégalités sexistes dans les universités.

Parce que les médias se trouvent à Kiev, les trois fondatrices y déménagent rapidement. Leurs actions peuvent y rencontrer un plus grand retentissement.

C'est en 2009 qu'apparaît pour la première fois le geste qui deviendra l'identité du mouvement. Lors d'une manifestation à Kiev, Oksana Chatchko n'hésite pas à montrer sa poitrine, inspirant au groupe, et à d'autres militantes à travers le monde, son image et ses méthodes d'action. C'est à elle qu'on doit l'esthétique de chaque action, le symbole des seins nus, mais aussi les costumes, les masques, les pancartes et les slogans, les couronnes de fleurs dans les cheveux et les dessins sur le corps.

Le parcours politique des Femen suivra l'histoire de l'Ukraine à cette époque, après la « révolution orange ». Leur action dépassera vite les frontières ukrainiennes pour s'intéresser à d'autres pays de l'ancien bloc soviétique, la fédération de Russie mais aussi la Pologne et la Biélorussie, pour s'étendre par la suite au monde entier.



CHARLÈNE FAVIER

Charlène passe son enfance à Val d'Isère et choisit rapidement l'école de la vie. C'est en Australie qu'elle s'empare pour la première fois d'une caméra et c'est une révélation ! La réalisation est un refuge mais surtout une vocation. Après plusieurs années d'errance à travers le monde, Charlène intègre l'école Jacques Lecoq à Londres, se forme à la direction d'acteur et à la direction artistique avec Lenore Dekoven à New York, et à l'écriture à la FEMIS. Dans la foulée, elle écrit, réalise et produit plusieurs courts-métrages puis décide d'explorer sa propre adolescence dans son premier long-métrage *Slalom*, sélectionné au festival de Cannes en 2020. Vendu dans plus de 25 pays et sélectionné et primé dans une trentaine de festivals internationaux, *Slalom* remporte le prix d'Ornano Valenti au festival de Deauville et est nommé quatre fois aux Lumières et deux fois aux César en 2022. Charlène adapte ensuite le roman de Tanguy Viel *La Fille qu'on Appelle* pour Arte, en compétition au festival de La Rochelle et réunissant plus de 800.000 téléspectateurs. *Oxana* est son deuxième long-métrage pour le cinéma.





LISTE ARTISTIQUE

OXANA	Albina Korzh
INNA	Maryna Koshkina
LADA	Lada Korovai
ANNA	Oksana Zhdanova
TRISTAN	Yoann Zimmer
APOLONIA	Noée Abita





LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION	Charlène Favier
SCÉNARIO	Charlène Favier, Diane Brasseur, Antoine Lacomblez
PRODUCTEURS	Marc-Antoine Robert, Alice Girard, Jonathan Halperyn, Daniel Kresmery
PRODUCTEURS ASSOCIÉS	Corinne Benichou, Xavier Rigault, Edouard Weil
MUSIQUE ORIGINALE	Delphine Malaussena
IMAGE	Eric Dumont - AFC
SON	Cyril Moisson Levente Udud
MONTAGE	Monica Coleman
SCRIPTÉ	Laurence Nicoli - LSA
CASTING	Tetiana Vladzimirska Sandie Galan Perez - ARDA
DÉCORS	Florian Sanson
COSTUMES	Judith de Luze
MONTAGE SON	Louis Molinas
MIXAGE	Thomas Besson
1^{ER} ASSISTANT MISE EN SCÈNE	Clément Comet
DIRECTION DE PRODUCTION	Karine D'Hont
DIRECTION DE POSTPRODUCTION	Mélanie Karlin
UNE PRODUCTION	Rectangle Productions, 2.4.7. Films
EN COPRODUCTION AVEC	Hero Squared, France 3 Cinéma, Tabor LTD
AVEC LE SOUTIEN DE	Canal+
AVEC LA PARTICIPATION DE	France Télévisions, Ciné+ OCS
EN PARTENARIAT AVEC	Le CNC
EN ASSOCIATION AVEC	Cofinova 20, Cineaxe 5, Cofimage 35, Cinéma 18
AVEC LE SOUTIEN DE	Europe Creative Media, PROCIREP, ANGOA
DISTRIBUTION FRANCE	Diaphana Distribution
VENTES INTERNATIONALES	Goodfellas